

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 82 (1937)
Heft: 3

Artikel: Problèmes de motorisation militaire [fin]
Autor: Altmayer, René
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-341785>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Problèmes de motorisation militaire

(Suite et fin)¹

La motorisation rendrait actuellement les mêmes services qu'à la fin de la guerre, dans un ordre de grandeur cependant plus élevé.

Mais l'engin blindé, en combinaison avec les troupes de campagne, par rapport à 1918, verrait s'étendre considérablement le champ de son action.

Faisons ensemble un effort d'imagination. Essayons de nous représenter la physionomie des opérations qui pourraient être celles de demain dans les préliminaires de la bataille ou dans le combat.

Dans les approches — devant les éventualités constantes de bombardements aériens ainsi que d'incursions mécaniques, devant l'accroissement de portée des canons — plus encore que par le passé, les chefs des grandes unités normales de campagne auraient besoin de renseignements lointains : à une étape automobile par leur aviation — à une distance leur donnant un répit suffisant (20, 30, 40 kilomètres...) par leurs détachements de sûreté que nous dénommons dans mon armée « la sûreté éloignée » ; ils voudraient en effet pouvoir, en temps utile et dans le calme, faire passer leurs troupes du dispositif de marche à celui d'approche, du dispositif d'approche à celui de combat... et nous savons qu'alors des délais de plusieurs heures seraient nécessaires.

Les détachements de sûreté éloignée — dans le sens ou les grandes unités de campagne ne seraient pas précédées

¹ Lire la 1^{re} partie de cette étude dans notre livraison de février 1937.
(Réd.)

par des divisions de cavalerie ou des divisions mécaniques — comprendraient fréquemment des engins blindés ; par exemple des automitrailleuses ou des chars légers, des unités motorisées, des fractions d'artillerie tractée. Pour permettre la mise en place des gros en vue du combat, leur rôle serait de retarder la progression ennemie par le jeu alternatif de résistances de pied ferme ou d'actions retardatrices, en s'accrochant aux coupures, aux obstacles, aux couverts du sol.

Aux approches succéderaient les prises de contact. Nous pouvons nous en représenter toutes les difficultés pour des avant-gardes non pourvues de véhicules mécaniques. A la fin de l'approche, l'infanterie vient d'accumuler les fatigues inhérentes aux transports et aux marches qu'un commandement et des états-majors prévoyants ont pu diminuer mais qu'ils n'ont pas supprimées ; les nerfs sont tendus, car ils ont été éprouvés par des bombardements d'artillerie et d'aviation, peut-être par des incursions légères d'engins blindés ; chacun sent la bataille prochaine ; la progression est lente. Une grande dépense d'infanterie est nécessaire, car les commandants des avant-gardes sont pris entre la nécessité de reconnaître l'adversaire sur tout leur front et celle de conserver en main des effectifs suffisants pour s'étaler sur le terrain et protéger la prise du dispositif. Sur la notion même du contact un malentendu constant risque de se produire entre le commandement et les exécutants ; le chef demande quel est le front sur lequel l'ennemi s'est solidement organisé ou semble vouloir s'engager offensivement ; pour les sections de fusiliers du premier échelon de l'avant-garde la ligne de feu continue est une ligne occupée par elles et où d'une façon continue elles reçoivent des balles terrestres ; peuvent-elles en préciser les points de départ ? rarement ; peuvent-elles déterminer ce que représente le dispositif qui leur est opposé — avant-postes — avant-ligne — ligne principale — front mouvant ? pas davantage ; pourtant, le commandement, à défaut de mieux, doit se plier à la notion reçue de l'avant, mais il en réalise la précarité.

Ces problèmes posent plus que jamais celui des engins blindés. Il est à peine besoin de souligner les services qu'ils doivent rendre — à condition, par souci d'économie des forces, d'éviter leur répartition systématique entre toutes les unités élémentaires — pour traverser les nappes profondes de balles qui protègent la ligne principale des organisations adverses ou les têtes des gros derrière les fronts de marche ennemis. Les commandants des avant-gardes en trouvent dans les groupements de sûreté éloignée qui tombent sous leurs ordres à la fin des approches ; parfois ils en reçoivent de leurs chefs à ce moment. Il leur appartient de les reprendre en main et de coordonner leurs actions automitrailleuses ou chars légers pour pousser des coups de sonde sur les directions essentielles, pour déborder les premiers contacts, pour reconnaître frontalement un rideau de feu et déterminer la nature d'une résistance rencontrée — exceptionnellement chars de bataille pour un acte de force quand un contour apparent a pu être fixé.

L'action de ces engins doit abrégier les contacts et augmenter la rapidité dans la préparation des attaques ou des installations défensives. Elle peut souvent préciser des résistances ennemies sérieuses et continues.

Ainsi peut-elle permettre d'économiser ou de simplifier les engagements. Nous entendons par là, dans mon armée, les attaques préliminaires à la bataille qui peuvent être imposées au commandement, soit pour exercer sur l'adversaire un effet moral puissant après un premier contact, soit pour rompre dans de courts délais un barrage de feu ennemi peu profond, soit pour tromper l'adversaire et lui faire croire à l'imminence d'une attaque générale, soit pour fournir des renseignements par la capture de prisonniers, soit enfin pour conquérir certains points indispensables au développement des opérations. Ce sont de petites attaques ; elles supposent, avec les moyens ordinaires, un minimum d'infanterie mais un maximum d'artillerie et par conséquent certains délais de mise en place.

La participation d'engins blindés y est un facteur du succès. Leur intervention doit être rapide pour provoquer

la surprise. On évite d'y éparpiller les unités mécaniques engagées et d'y distendre leurs fronts normaux de combat.

Les attaques doivent voir se généraliser l'emploi des chars.

Constatons tout de suite qu'il ne se conçoit qu'en masses et dans l'effet de surprise.

N'est-ce pas en effet une règle constante qu'à la guerre il faut toujours concentrer ses moyens ? Elle s'applique à l'artillerie, à l'aviation, à la cavalerie des réserves générales, aux destructions du génie... Elle aboutit à l'inégale répartition des efforts sur le champ de bataille qui est la base même de toute manœuvre. Elle vaut particulièrement pour l'engin blindé qui, utilisé par petits paquets, serait justiciable des concentrations adverses par le canon ou par le matériel anti-chars et qui tue une grande partie de son rendement et de l'effet moral réalisé.

Cette impression de peur, de panique... qu'il entraîne est accrue quand il apparaît brusquement sur le champ de bataille, sans être soupçonné par l'ennemi — en profitant des couverts du sol, de l'obscurité, du brouillard ou des nuages artificiels. Et c'est possible grâce à la rapidité de déplacement en tous terrains des chars modernes, qui leur permet de surgir inopinément sur le terrain de leur action.

Mais cela n'infirme pas l'utilité des préparations d'artillerie en vue de faciliter l'intervention des unités mécaniques par l'attaque des batteries adverses et par la destruction des obstacles. Mêmes réduites en durée ces préparations sont souvent nécessaires.

Il est peu intéressant de discuter le cas des attaques blindées menées par des chars dits d'accompagnement en liaison avec l'infanterie. Le rythme en est connu. Il est sensiblement le même qu'en 1918 : chars qui progressent immédiatement devant les éléments à pied et les débarrassent des résistances ennemies rapprochées avec la protection de l'artillerie et celle des éléments de feu de la base de départ, éléments à pied qui les suivent en réduisant les armes automatiques qui leur auraient échappé.

Ce qui est nouveau, en cette matière, c'est l'intervention d'unités mécaniques comportant des chars de bataille ou des chars lourds dans une progression profonde. Son but est d'enlever d'un seul trait toute la position ennemie y compris son artillerie. Dans toutes les armées, à cet égard, on paraît avoir abouti à des conclusions analogues. Les unités mécaniques opèrent par masses ; la portée de leur progression ainsi que leur dosage en largeur et en profondeur varient suivant les caractéristiques du matériel employé, le degré d'aménagement de la position et la nature du sol. Les chars de bataille ou lourds constituent l'armature des attaques ; ils sont répartis en groupements correspondant aux possibilités de commandement des chefs sur les fronts considérés et à leurs missions éventuelles ; leurs objectifs sont pour les uns la conquête de la ligne principale de résistance ennemie, pour les autres celle de la ligne arrière, pour d'autres enfin les groupements des batteries adverses ; ils sont donc très échelonnés en profondeur. Ils sont précédés et flanqués par des chars légers qui les éclairent et les couvrent. Ils sont appuyés par les feux d'infanterie de la base de départ, par les tirs de l'artillerie amie qui attaquent les batteries opposées et les principaux nids de la résistance adverse, particulièrement les foyers d'engins anti-chars. Ils sont suivis par leur infanterie dont la mission est d'occuper sans retard le terrain conquis et qui est elle-même précédée par des chars d'accompagnement. Les liaisons et les transmissions sont assurées par la télégraphie ou la téléphonie sans fil ainsi que par la signalisation optique.

Ainsi voyons-nous combien ce mode d'attaque permet d'accroître considérablement l'importance des effets de rupture ou la largeur des brèches réalisées et d'accélérer la cadence des offensives.

Il ne saurait être question de minimiser la valeur de ces procédés nouveaux. Mais nous ne pouvons, dans un enthousiasme irréfléchi, en méconnaître les servitudes.

Ceux d'entre vous qui sont artilleurs voient mieux que moi la complexité des missions assignées aux batteries qui

doivent protéger des engins se déplaçant sur le sol à des vitesses de 8, 10, 15 kilomètres-heure. Une fois leurs objectifs atteints les groupements de chars doivent au plus tôt pousser à nouveau de l'avant pour entreprendre les opérations en terrain libre. Ils doivent cependant y attendre leur infanterie qui ne peut entamer trop tôt sa progression sous peine de subir tous les effets des tirs adverses, dont l'arrivée est accélérée par tous les moyens possibles dès que la décision a été prise de la porter en avant, mais qui sera fréquemment retardée par des résistances d'armes automatiques ayant échappé à la destruction.

Et que de problèmes posent la liaison et les transmissions entre les différents éléments de l'attaque !

Voici donc une position conquise par l'action combinée des chars, de l'infanterie et de l'artillerie. Sans retard, il faut passer à l'exploitation. Ses possibilités apparaissent quand le front ennemi semble disloqué ou en voie de repli, quand on ne rencontre plus que des feux de mousqueterie discontinus, quand les tirs de l'artillerie adverse deviennent sporadiques et décousus.

Ses difficultés sont extrêmes avec les moyens ordinaires des troupes de campagne. Si l'on y perd du temps on laisse à l'ennemi la faculté de se rétablir ; on compromet les résultats acquis par l'attaque au prix de sacrifices pénibles. Mais, à l'issue d'un combat sévère, à l'avant, les troupes sont harassées et il semble que la limite des forces humaines soit atteinte ; il est peu aisé de réaliser l'existence et l'importance de la brèche car quelques armes automatiques, quelques engins anti-chars qui s'opiniâtrent, peuvent faire illusion et l'on a vu des batteries ou des groupes d'artillerie isolés poursuivre leur tir à bout portant sur des fantassins ennemis. A l'arrière même, les vainqueurs, parfois, s'ignorent en tant que tels, faute de renseignements exacts sur la situation ; les dispositifs de combat sont lents à mettre en train dans des formations en profondeur parce que l'infanterie, l'artillerie, les services sont étalés sur le sol ; les matériels sont accumulés, surtout aux abords des routes et

des chemins ; les communications dont le rétablissement est une condition nécessaire du mouvement en avant peuvent être interrompues par les bombardements ou les destructions de l'ennemi.

Les perfectionnements apportés au matériel moderne autorisent à envisager le retour des exploitations fructueuses.

La recherche du renseignement, servie par les reconnaissances aériennes, porte sur des investigations plus profondes. L'intervention d'avions, par masses, sur les arrières ennemis, est susceptible de fournir le moyen de couper par endroits les communications de l'adversaire et d'interdire l'afflux de ses réserves. Le développement des transmissions radio-électriques et radio-téléphoniques active la décision des chefs.

Mais surtout, les chars, rapides et puissants, s'annoncent comme l'instrument efficace des exploitations futures. Ils sont capables de résoudre les énigmes qui se cachent derrière des résistances fragmentaires d'armes automatiques isolées ou de fractions de toutes armes éparses sur le sol. Leur personnel combattant, plus restreint en nombre que dans l'infanterie, plus aguerri parce que plus spécialisé, peut être amené au combat, pour cet achèvement de la lutte, moins épuisé que les fantassins qui ont fourni les efforts d'une attaque prolongée.

Leur intervention peut se concevoir, soit sous la forme, que nous examinerons ultérieurement, de masses mécaniques poursuivant les résultats acquis pendant la bataille, soit sous celle de groupements mixtes légers, agissant de concert avec l'aviation, comprenant des éléments de cavalerie à cheval ou en auto, des unités d'artillerie légère ou longue, des fractions du génie mais principalement des engins blindés. Dans chacun de ces groupements, les cavaliers, seuls, livrés à eux-mêmes, seraient tout aussi justiciables que l'infanterie des armes automatiques adverses, s'ils voulaient les attaquer de front. Mais la vitesse de leurs chevaux ou de leurs véhicules leur permet de suivre dans le sillage des engins blindés qui leur révèlent les résistances

rencontrées. Une partie de leurs mitrailleuses et de leurs fusils mitrailleurs se plaque alors au sol pour neutraliser ces résistances avec l'appui de leurs canons ; les engins blindés les débordent et cherchent à les faire tomber en les prenant de flanc ; ils sont suivis par les pelotons à cheval ou portés qui n'ont pas été immobilisés de front.

Par cette manœuvre constante de fixation et de débordement, les groupements mixtes pénètrent dans les trous et les élargissent. Tout au moins déterminent-ils les contacts continus, la largeur et la profondeur des brèches qui seront exploitées ultérieurement par les troupes de campagne, formées en profondeur, poussées en hâte en avant dès que les communications auront pu être rétablies.

Dans la défensive elle-même, l'engin blindé peut rendre de précieux services surtout dans la manœuvre en retraite, mais aussi en défensive statique dans la conduite des contre-attaques.

La manœuvre en retraite ou action retardatrice a pour objet, nous le savons, de gagner du temps et de retarder la progression des gros ennemis, en consentant une perte de terrain, afin de permettre, à un moment et dans une région donnés, l'exécution d'une autre manœuvre prévue par le commandement supérieur.

Les facteurs sont les délais dont on désire bénéficier, l'espace que l'on accepte de perdre, les moyens dont on dispose. Ils réagissent les uns sur les autres. Veut-on gagner un délai considérable sur une profondeur de terrain restreinte ? les forces devront être importantes car les opérations pourront dégénérer en une bataille de pied ferme. Veut-on éviter la lutte sur place le plus longtemps possible ? on sera conduit à consentir dans l'espace des sacrifices plus sérieux.

Ces considérations amènent le chef à préciser dans son esprit le dosage des résistances qu'il entend opposer à l'ennemi dans la profondeur de terrain dont l'abandon est accepté, sur des positions successives où il envisage de pouvoir se battre.

Ainsi, dans cette manœuvre, on accepte le combat s'il est nécessaire ; on ne le recherche pas. Il s'agit surtout de durer. L'action lointaine devant chacune des positions présente un intérêt spécial. Elle comporte l'emploi combiné de détachements retardateurs, de tirs profonds d'artillerie, de destructions, de bombardements aériens.

Les détachements retardateurs ont comme caractéristiques essentielles la mobilité et une certaine puissance. Ils comprennent des éléments de cavalerie, des unités d'infanterie et du génie portées, des fractions d'artillerie ; mais, on leur adjoint, chaque fois que c'est possible, des automitrailleuses ou des chars. La mission des détachements varie d'après la situation : attitude agressive, résistance ferme sur une position précisée jusqu'à un moment déterminé, action retardatrice dans certains délais et jusqu'à une ligne donnée, repli brusque dans des conditions de temps également fixées pour dégager les gros et faciliter les tirs de l'artillerie amie... Les engins blindés concourent efficacement à l'exécution de ces tâches diverses.

Et dans les contre-attaques — nous entendons ici les contre-attaques méthodiques organisées par le commandement par opposition aux contre-attaques immédiates lancées par les unités de première ligne — le char, grâce aux effets moraux et matériels que produit son action, est particulièrement indiqué pour y participer.

Ces contre-attaques, comme les engagements, sont des attaques qui mettent en œuvre un maximum d'artillerie, mais un minimum d'infanterie parce qu'on ne leur demande pas des progressions profondes nécessitant des échelons successifs. L'utilisation d'engins blindés y est avantageuse ; elle peut provoquer la surprise et raccourcir les délais nécessaires pour les préparations.

Nous le savons, dans la plupart des armées qui alignent des effectifs importants, on a constitué de grandes unités mécaniques ou motorisées. Les divisions ou corps mécaniques peuvent agir, du moins momentanément, en n'utilisant que leurs moyens organiques. L'intervention des divisions

motorisées — sauf le cas où elles opèrent derrière un front, ne peut se concevoir qu'en combinaison avec des unités mécaniques qui les éclairent et qui les couvrent.

Les missions diverses qui sont assignées aux divisions mécaniques peuvent se réduire aux deux termes suivants : le combat en offensive ou en défensive ; la progression en terrain libre, qu'il s'agisse de marcher à l'ennemi pour prendre des contacts en assurant ou non la sûreté de grandes unités motorisées, qu'il s'agisse après la bataille d'exploiter le succès et de reprendre les opérations en terrain libre.

Le rythme de leurs attaques est celui que nous venons d'exposer rapidement. Mais elles ont des aptitudes souvent insoupçonnées pour la défensive, surtout pour la défensive mouvante, pour l'action retardatrice.

En effet — s'il est exact que la manœuvre en retraite, pour elles et pour les grandes unités de campagne est régie par les mêmes principes — elles ont la possibilité de constituer des détachements retardateurs particulièrement fournis en automitrailleuses et chars légers de contact, en troupes de soutien ou en éléments chargés des destructions transportés en autos et en motos, en organes de transmission. Ces détachements ont des actions coupées d'arrêts en des points favorables : coupures, défilés, couverts... organisés grâce aux feux d'infanterie, aux tirs d'artillerie, aux travaux des sapeurs des troupes de soutien. Ils se décrochent facilement sous la protection des engins blindés et démasquent en temps voulu la position de résistance en arrivant à portée de ses feux ; ils passent alors en réserve.

La position de résistance est occupée par les gros des divisions mécaniques ; le plus souvent elle s'accroche à une coupure ; elle est défendue suivant les procédés ordinaires par les feux de mousqueterie ou d'artillerie ainsi que par l'aménagement du terrain. Il est vrai qu'en principe elle est peu étoffée parce que la défense est assurée sur de grands fronts mais les réserves y sont composées des unités de chars de bataille, éclairées et couvertes par des automitrailleuses ou des chars légers. Ces unités articulées et

groupées en arrière de la position, agissant par contre-attaques soudaines et répétées, donnent à la résistance une durée et une solidité qui dépassent de beaucoup ce qu'on pourrait attendre d'un dispositif sans profondeur.

Quand une division mécanique progresse en terrain libre, quelle que soit sa mission, ses gros sont précédés par des éléments de découverte et de sûreté éloignée qui travaillent en coopération avec l'aviation. Les effectifs que l'on peut leur affecter, l'aptitude de leur matériel à l'action retardatrice, leur permettent d'assurer devant leur grande unité la maîtrise du réseau routier, de faciliter ainsi sa marche et aussi de concourir à sa manœuvre d'ensemble en ralentissant l'adversaire, en l'attirant sur des terrains à embûches, en permettant la mise en place des moyens pour le combat.

Les gros de la division mécanique couverts à portée d'une rotation automobile par leurs avant-gardes et leurs flancs-gardes, progressent par larges bonds de 10, 20-30 kilomètres. Ils sont fractionnés en groupements de forces disposant au moins chacun d'un itinéraire distinct et sont suivis, au loin, par leurs convois qui ne se déplacent, de coupures en coupures, que pour couvrir des trajets de 80 à 100 kilomètres. Le problème essentiel, pour le chef, quand il a réglé les missions de ses avant-gardes, consiste, jusqu'au moment du combat, à placer dans son dispositif d'une part ses unités de chars moyens ou lourds qui, escortées de chars légers, constituent le centre de gravité de son système, d'autre part ses éléments de feux d'infanterie et d'artillerie portés ou tractés. Si la situation est encore très imprécise et le terrain très couvert, il peut être avantageux de mettre en tête des gros les troupes d'occupation du terrain appuyées par du canon. Mais s'il résulte des renseignements acquis que l'ennemi a déjà atteint par ses éléments avancés une ligne d'où il y a intérêt à le chasser, il convient, semble-t-il, de placer tout ou partie des unités fortement blindées en premier échelon pour leur permettre un nettoyage rapide de la zone occupée par les forces légères de l'ennemi et pour pouvoir passer immédiatement à l'attaque.

Les grandes unités motorisées s'emploient, après débarquement, dans la bataille ou au combat, dans les mêmes conditions que les grandes unités de toutes armes non motorisées. Nous connaissons leurs qualités stratégiques, leur servitudes tactiques.

En toutes circonstances, leur défense anti-aérienne doit être assurée par les moyens ordinaires : aviation ou artillerie spécialisées.

Et, à terre, sauf si elles opèrent derrière un front, elles ne peuvent déplacer, faire stationner ou débarquer leurs gros qu'à l'abri d'une couverture qui les garantisse absolument sur leurs fronts et sur leurs flancs.

Cette sûreté repose sur l'occupation, avant déplacement de ces gros, des coupures ou des lignes favorables à la défense qui couvrent la zone de stationnement ou de débarquement que le groupement doit atteindre en fin de mouvement et de celles qui interdisent l'accès des flancs de la zone de marche. Les divisions ou tous autres groupements mécaniques concourent à ces tâches de sûreté éloignée. Mais les avant-gardes et les flancs-gardes mêmes des grandes unités motorisées reçoivent comme mission non plus de garantir la sûreté rapprochée mais de participer à cette sûreté éloignée — soit si le terrain est favorable et si la situation l'indique en rejoignant les éléments mécaniques et en étayant la défense qu'ils ont organisée — soit en donnant de la profondeur à cette couverture en s'installant sur une position avantageuse située en arrière.

Les déplacements des gros s'effectuent ainsi à l'intérieur d'un polygone de sûreté dans des conditions qui, excluant la possibilité d'une rencontre avec l'ennemi, permettent d'obtenir le rendement maximum du transport automobile.

On utilise à plein le réseau routier afin de diminuer l'encombrement et la vulnérabilité du dispositif de marche. Pour les rendre aussi souples que possible, on articule les diverses colonnes en groupements commandés, soit sous la forme de groupements tactiques de toutes armes, soit sous la forme de groupements de marche comprenant des

fractions de même mobilité. Et pour des motifs de protection aérienne on utilise à plein les mouvements de nuit.

La mise à pied d'œuvre d'un groupement motorisé constitue la partie la plus délicate de ses approches. En règle générale les débarquements des gros ne s'effectuent qu'en dehors de la portée des feux de l'artillerie lourde longue de l'adversaire et autant que possible à la faveur de l'obscurité ou des couverts du terrain. Cela n'est pas fait pour raccourcir les délais dans lesquels les troupes sont disponibles pour le combat.

On le voit, la manœuvre de telles unités est influencée par la déformation fréquente des situations, par l'impossibilité pour le commandement d'arrêter son plan loin de l'ennemi souvent encore non fixé et par le souci de ne provoquer ni croisement ni arrêt prolongé des colonnes.

Ces particularités conduisent le chef non seulement à se renseigner vite et loin, mais encore à faire preuve de simplicité et de célérité dans la décision.

Ainsi, dans les conflagrations futures de nos armées de coalitions, il y aura, dans les deux camps, des grandes unités mécaniques. Les unes et les autres vont devancer leurs armées de campagne, que ce soit dans les préliminaires de la bataille ou dans l'exploitation. Les unes et les autres vont rechercher les terrains favorables à leur emploi : elles vont donc se rencontrer. Il y aura des luttes mécaniques comme il y avait jadis des luttes de cavalerie. Si les grandes unités blindées évitaient ces abordages, ce serait en quelque sorte un renoncement, un aveu d'impuissance : comme il advint au début de la dernière guerre, tandis que les divisions de cavalerie n'avaient plus confiance dans leur puissance de choc à l'arme blanche. L'avantage serait à un parti s'installant sur la défensive auquel il suffirait de montrer ses chars pour arrêter ceux de l'adversaire.

A notre connaissance du moins, dans les différentes armées, les règlements, les auteurs sont discrets sur ce sujet. Pourtant le problème est posé. Il ne s'agit pas de décrire avec précision un combat mécanique qui serait un pur roman,

mais ne peut-on pas du moins, en cette matière, formuler quelques hypothèses ?

Par certains côtés, cette lutte nouvelle ne s'apparente-t-elle pas avec les rencontres de cavalerie de l'époque napoléonienne et surtout avec les combats navals ? est-il paradoxal de soutenir que les commandants des unités mécaniques ont le plus grand intérêt à étudier les questions maritimes et la tactique des amirautés ?

Avant la rencontre, le chef devra être renseigné au plus tôt par son aviation, par ses éléments terrestres avancés, pour prendre sa décision avec une avance en manœuvre ; sa religion sera-t-elle toujours éclairée avec la précision voulue et n'aura-t-il pas intérêt à aller au combat avec une idée de manœuvre à priori, connue de tous, fonction du terrain et de la situation admise du parti opposé, qui favorisera la rapidité de l'exécution et l'initiative de ses sous-ordres ?

Le dilemme, pour lui, sera — soit de se dérober ou de retarder l'ennemi par la manœuvre en retraite s'il estime son adversaire supérieur par les effectifs ou par la qualité du matériel — soit de se porter hardiment à l'attaque. S'il adopte ce dernier parti, son réflexe constant ne sera-t-il pas de fixer l'adversaire avec la moindre partie de ses forces — par exemple des unités portées organisant rapidement des points d'appui sommaires ou encore des chars légers de découverte faisant de l'action retardatrice — tandis qu'il foncera avec ses unités de bataille appuyées par son canon sur le flanc ou sur les arrières du dispositif ennemi ?

Ne cherchera-t-il pas toujours, dans ses manœuvres, à mettre les gros adverses dans une situation défavorable — non seulement en leur opposant les résistances parcellaires de sa mousqueterie — mais encore en les attirant sur des coupures, sur des terrains jalonnés d'obstacles, battus par des engins anti-chars, parsemés de mines légères, obscurcis par le brouillard ou par des nuages artificiels — en recherchant les situations où les chars de bataille adverses soient face au vent, face au soleil ?

N'est-il pas vrai de dire, que, dans la partie purement technique du combat, les éléments du succès seront la rapidité de l'approche — qui suppose chez les exécutants la souplesse des évolutions, l'aisance des transmissions et de la signalisation — la supériorité dans la conduite du feu, non seulement grâce à la qualité du matériel, mais aussi par l'embossage opportun des chars d'attaque, par l'ouverture judicieuse des tirs, par leur justesse, par leur concentration sur les objectifs les plus immédiatement dangereux ?

Ne voyons-nous pas à quelles épreuves seront soumis les nerfs des combattants quand ils verront des chars amis flamber ou sauter, ainsi qu'il advient à des marins qui voient s'engouffrer autour d'eux les bateaux de leur flotte ? et n'en concluons-nous pas que les équipages des véhicules de combat doivent être d'une qualité supérieure ?

La décision du chef, dans ces rencontres, devra être instantanée. Instantanément aussi, elle devra être communiquée à ses subordonnés et exécutée par eux. Que de problèmes cela soulève en matière de transmission et de signalisation ! Cependant les situations seront changeantes et telle disposition prise par le commandement pourra, en un très court délai, s'avérer caduque par suite d'une contre-marche de l'ennemi, comme il advint à Trafalgar. Les initiatives des sous-ordres devront, ainsi que fit le commodore Collingwood, faire face à ces événements imprévisibles.

Pour le chef lui-même — du seul point de vue de sa trempe morale — il lui faudra en quelques minutes — tel un amiral sur sa passerelle — concevoir, décider, donner des ordres dans le sentiment profond qu'il aura de sa responsabilité vis-à-vis de son armée dont il engagera en un instant une partie importante de ses forces vives.

Et trouvera-t-on communément des Murat, des Nelson ou des Seydlitz pour dominer de semblables circonstances ?

Mais toutes ces conceptions sont affrontées par des conceptions contraires. Devant l'engin blindé, devant sa

tactique, se dressent un matériel et une tactique opposés.

Et il y a aussi une stratégie anti-char.

Elle influence l'organisation des systèmes fortifiés dont vous entretenait, l'an dernier, un officier général de mon armée.

Elle réagit sur les dispositifs d'ensemble pris pour la couverture.

Nous avons constaté que, pratiquement, certaines régions sont difficiles d'accès aux masses mécaniques. Leur aménagement en vue de les leur interdire complètement, l'accumulation des moyens de barrage dans les couloirs favorables à leur action peuvent être des préoccupations du haut commandement.

Les moyens techniques pour la lutte contre les engins blindés se sont considérablement développés en ces années dernières.

Dans chaque armée, on prétend disposer de canons anti-chars susceptibles de perforer tous les blindages connus... 20, 30, 40 millimètres, voire davantage.

On en distribue à toutes les troupes de campagne d'infanterie ou de cavalerie. On en constitue des unités réservées à la disposition des commandants des grandes unités.

On ne peut oublier les pertes subies, à la fin de la dernière guerre, par les chars alliés, moins protégés certes qu'ils le seraient aujourd'hui, mais qui avaient aussi à affronter une défense anti-chars beaucoup moins puissante que la défense actuelle ; ainsi, dans l'armée française, du 5 avril au 11 novembre 1918, les pertes subies du fait de l'ennemi, surtout par le canon de campagne, furent de 29 % pour les chars moyens, de 13 % pour les chars légers.

Le char, dont l'armement a le plus souvent de grandes possibilités de perforation, est aussi un élément essentiel de la lutte anti-char ; certains ont proposé de créer des unités blindées, spécialisées dans ce mode de combat — de créer des groupements de chasseurs anti-chars qui seraient affectés organiquement aux grandes unités de campagne.

Il en est de même des batteries d'artillerie, soit qu'elles attaquent au loin les masses mécaniques adverses dans leurs positions d'attente ou de rassemblement, soit qu'elles les prennent à partie à vue directe aux abords ou à l'intérieur de la position de résistance. Leurs canons sont améliorés en vue de tirer avec de plus grands champs de tir et avec de plus grandes vitesses angulaires.

Et, dans toutes les branches, la technique s'est efforcée de trouver des matériels et des procédés nouveaux :

- chars lance-flammes ;
- balles perforantes d'armes automatiques ;
- mines légères ou lourdes ;
- utilisation des couverts... bois ou localités ;
- aménagement d'obstacles battus par des feux amis au moyen de destructions, d'abatis, de barricades et aussi de tranchées d'un profil spécial, soigneusement camouflées, et sur lesquelles viennent se buter les véhicules adverses sans pouvoir les franchir ;
- organisation des tranchées en vue d'augmenter la résistance à l'écrasement des ouvrages.

Sur le plan tactique, l'effort n'est pas moindre.

Pour abréger, n'insistons pas sur la défense anti-chars des unités ordinaires de campagne en mouvement, dans les approches, les attaques ou les replis. Elle consiste essentiellement à fouiller au loin le terrain pour discerner la présence de masses mécaniques ennemies, à progresser d'objectif en objectif, en présentant toujours, de front et de flanc, des barrages contre les engins blindés, s'appuyant à des obstacles, installés, en profondeur, mis en place rapidement au plus près des premières lignes ou en avant d'elles.

Considérons surtout la défensive sur place. Du moins au début des organisations, elle est dominée par la menace d'irruptions blindées massives, mettant en ligne jusqu'à 100 chars par kilomètre de front.

Dans le choix des positions, les effets de ruptures que l'on doit escompter d'attaques puissantes d'éléments mécaniques donnent à l'obstacle une importance primordiale.

Cela n'est pas sans inconvénients ; les obstacles les plus favorables à la lutte anti-chars sont les cours d'eaux, lacs, étangs ou canaux dont il faut généralement assurer la défense sur les rives mêmes ; ils diminuent le rendement théorique des plans de feux ; si l'on est obligé de les adopter comme lignes principales de résistance, on est amené, lorsqu'ils sont encaissés dans les vallées étroites, à sacrifier la profondeur des champs de tir vers l'avant et l'on risque d'étager les positions vers l'arrière en vue de l'ennemi. Néanmoins les inconnus qui se cachant derrière les irruptions massives d'engins blindés sont tels qu'il semble rationnel de faire passer au premier plan des préoccupations, dans le choix des lignes de défense, la recherche de l'obstacle.

A défaut de lignes d'eau on installe la résistance principale sur des bois, des localités, des voies ferrées. Son tracé varie suivant la situation, selon que l'on attribue une importance primordiale à la défense éloignée ou à la défense rapprochée. Le combat éloigné demande des observatoires avancés et des emplacements de feux permettant de tirer à grande distance ; il incite à porter les lisières extérieures des positions sur les crêtes ou un peu en avant. Le combat rapproché suppose que l'on tire parti du terrain pour séparer la ligne de bataille ennemie de ses appuis de feux d'artillerie et par conséquent que les lignes principales soient reportées en arrière des crêtes.

Dans l'organisation des positions, le renseignement, lointain et rapidement transmis, prend de plus en plus d'importance ; il permet de déceler la présence de groupements mécaniques adverses — de les dissocier en les attaquant par les bombes de l'aviation, par les tirs de l'artillerie longue, par des incursions d'engins blindés amis. Les avant-postes ou les avant-lignes concourent au même résultat quand on a pu les doter d'armes anti-chars en grand nombre et les installer sur des obstacles. En définitive, la valeur de la lutte éloignée est accrue.

La présence de véhicules de combat chez l'assaillant a pour effet de réduire singulièrement les délais dont le

défenseur aurait pu disposer autrefois pour s'organiser. En raison de leur mobilité, ces engins peuvent surprendre à grande distance et même aborder seuls des positions défensives ; ils peuvent suppléer en partie à l'artillerie et gagner tout le temps qui aurait été nécessaire pour mettre en place une partie des batteries et la ravitailler en munitions ; toutefois les expériences faites établissent qu'à condition de disposer d'une bonne demi-journée de répit on peut aboutir à des résultats satisfaisants. Et la rapidité doit être recherchée aussi dans la mise en place des moyens anti-char, lors des irruptions adverses ; on aboutit, semble-t-il, à cette conclusion qu'ils ne peuvent arriver à temps pour tirer que s'ils sont en position d'attente immédiatement en arrière de l'objectif à protéger.

L'éventualité de ces attaques par unités mécaniques conduit à augmenter l'échelonnement des troupes, y compris l'artillerie. Dès maintenant les chiffres habituellement donnés pour la profondeur des positions apparaissent susceptibles d'augmentation et il importe d'occuper effectivement les lignes d'arrêt qui couvrent le centre de gravité des dispositifs d'artillerie.

On est amené à développer le système des « points d'appui », des « centres de résistance », encerclés, se combinant les uns avec les autres, se flanquant réciproquement, où les engins blindés ne puissent pénétrer derrière ou à l'intérieur desquels l'artillerie avancée puisse chercher un abri. L'ennemi est placé dans l'alternative ou d'attaquer ces points forts sans chance de succès ou de s'engager dans des rentrants. On canalise la progression des engins blindés ; dans les couloirs, on accumule le feu des engins anti-chars et des batteries avancées ainsi que des embûches de toutes sortes... obstacles, tranchées spéciales, champs de mines. Ainsi, devant une menace mécanique, une position n'est solide qu'autant qu'elle est profonde et présente un véritable échiquier de points d'appui anti-chars ; le dispositif de défense contre les engins blindés se développe sur toute la profondeur de la position défensive ; en général il présente

successivement un échelon établi par les avant-postes ou les avant-lignes — un barrage anti-char principal qu'il y a toujours intérêt à faire coïncider avec le barrage général — des barrages intérieurs tendus dans les couloirs les plus favorables à la pénétration des chars adverses — un barrage établi à la hauteur de la ligne d'arrêt qui couvre la masse principale de l'artillerie, les postes de commandement et les services — un barrage arrière constitué par cette artillerie même.

La dispersion de chacun des éléments de la défense s'étend à l'avant comme à l'arrière : à l'infanterie qui s'étage en quinconces sur les positions, fournissant des feux continus, occupant le terrain d'une façon discontinue ; à l'artillerie qui s'échelonne sur toute la profondeur du dispositif ; aux organes de commandement, de ravitaillement et d'évacuation.

Sans doute, reste-t-il de règle que les grandes unités doivent en principe assurer l'intégrité de leur position de résistance ; mais, dans l'avenir, la nécessité de déjouer ces attaques massives et brusquées à base d'engins blindés s'avérera de plus en plus rigoureuse. Dans cet ordre d'idées, devant l'imminence d'offensives de ce genre, sans pour cela entamer une manœuvre en retraite proprement dite, le haut commandement, plus souvent qu'on ne l'envisage, n'emploiera-t-il pas cette ruse de grand style qui consiste à évacuer sa position de résistance pour accepter la bataille sur une position distante de quelques kilomètres, afin que l'irruption mécanique ennemie tombe dans le vide en butte à toutes les concentrations de l'artillerie amie ? Ne donnera-t-il pas fréquemment à ses grandes unités la faculté d'abandonner telle ou telle partie de leur ligne principale ?

Une autre caractéristique de cette bataille nouvelle est l'obligation qu'a le commandement de disposer de réserves mobiles. Elle apparaît plus pressante qu'autrefois puisque le développement de la motorisation et de la mécanisation donne à l'assaillant la possibilité de monter plus rapidement que jadis des attaques inopinées.

Le défenseur ne manquera pas d'utiliser les chars à son profit. Ils sont l'instrument le plus efficace des contre-attaques. S'ils n'assurent pas d'une façon prolongée l'occupation du sol, leur seule présence peut momentanément l'interdire à l'ennemi. Il n'est pas certain qu'on ne puisse les employer, pour la défense même des positions de résistance, entre les lignes principales et les lignes d'arrêt.

On ne saurait méconnaître la valeur de cette tactique et de ce matériel anti-char.

En définitive, le mode d'action le plus efficace des groupements mécaniques et motorisés que nous considérons est, en masses, par combinaison de tous leurs moyens blindés ou portés dans la rapidité, dans l'effet de surprise — donc dans l'action d'aile. Celle-ci est en effet la forme supérieure de la manœuvre ; elle fournit les résultats matériels les plus puissants parce que ses feux de flanc sont plus efficaces que les feux frontaux et parce que les progressions des troupes amies y sont orientées dans des directions où l'adversaire est supposé couvert d'une façon plus précaire que sur son axe de marche ; elle influe profondément sur le moral du parti opposé : commandement, troupes et services ; l'organisation de la lutte à laquelle elle aboutit présente des facilités, car en terrain libre, sur un flanc découvert, les communications sont aisées et les voies d'accès nombreuses.

Pour terminer, essayons d'esquisser la physionomie générale d'une opération de ce genre, mettant en œuvre plusieurs grandes unités, mécaniques ou motorisées.

* * *

Dans cette manœuvre les éléments mécaniques, légers ou lourds, interviennent tout d'abord. Mais, comme il sera sans doute nécessaire d'en venir à la bataille toutes forces réunies, ils sont suivis par des grandes unités, par des groupements motorisés. Ils en assurent la couverture concurremment avec d'autres unités mobiles mais douées d'une

vitesse moindre, par exemple des divisions de cavalerie. Enfin, dès que le jeu est abattu, les transports par chemin de fer et les mouvements de voie de terre fournissent d'autres grandes unités de toutes armes et d'autres éléments des réserves générales qui nourriront la bataille future.

On voit que, dans la réunion des moyens qui précède une manœuvre de ce genre, on peut escompter à terre trois échelons de forces : le premier à base d'engins mécaniques ou d'éléments de cavalerie, le deuxième composé d'unités motorisées, le troisième comprenant des troupes et des renforcements de toutes sortes transportés sur voie ferrée ou faisant mouvement par route.

* * *

La vitesse est une condition essentielle du succès. Le commandement s'inspire des tendances qui la procurent.

Grâce aux renseignements il peut orienter en temps voulu ses subordonnés, par étapes, vers des buts précis. Il décentralise à tous les échelons, du moins au commencement des mouvements, quitte à centraliser par la suite au moment de la bataille : les groupements tactiques prévalant tout d'abord et la décentralisation s'étendant aux éléments d'artillerie qu'ils comprennent. Il exige que les postes de commandement soient portés franchement en avant, immédiatement derrière les avant-gardes, en principe du côté de l'aile marchante où la décision doit se produire et où il y a des chances que les événements rebondissent. Il axe ses subordonnés surtout sur des directions ; les objectifs prennent un grand échelonnement en profondeur, soit avant les contacts, soit après les premiers combats heureux dans les exploitations qui les suivent.

On procède par ordres particuliers, brefs et simples, résumés de temps en temps, par exemple chaque jour, par un ordre général.

L'organisation de la circulation et celle des colonnes ainsi que l'agencement des liaisons et des transmissions sont

l'objet d'un travail incessant des états-majors qui témoignent alors de leurs capacités.

Il est à peine besoin d'ajouter que les chefs, à tous les degrés, donnent ici la mesure de leur caractère par la hardiesse avec laquelle ils acceptent les risques inévitables.

Dans ces opérations, la surprise procède aussi du secret et de la ruse.

Au début des affaires, les marches de nuit, dont le rendement est restreint, sont de rigueur. Leur couverture par l'aviation est prévue mais elle ne se révèle qu'en cas de besoin afin de ne pas donner l'éveil ; il en est de même pour l'artillerie anti-aérienne qui n'intervient qu'en cas de nécessité manifeste. Dès que les cartes de la manœuvre entreprise sont étalées, l'activité de ces organes s'accroît. Pour accélérer l'avance, la dernière étape tout au moins, fortement couverte dans l'air, est exécutée d'une façon ininterrompue, de jour comme dans l'obscurité.

Le camouflage, à tous les échelons de commandement ou des troupes et des services, est l'objet de mesures de discipline draconiennes ; il est vérifié par l'aviation amie.

Les zones de rassemblement initiales sont choisies de préférence dans des régions couvertes. Elles sont réparties suivant une large dispersion qui peut tromper l'adversaire sur l'orientation générale des mouvements.

On limite le nombre des officiers, y compris ceux des services, chargés d'établir les projets d'opérations. Le but de la manœuvre n'est communiqué par les ordres que dans la mesure strictement nécessaire.

La circulation et l'échange des nouvelles par la presse, par la correspondance, par le téléphone et par la T. S. F. donnent lieu à des dispositions rigoureuses.

Des fausses nouvelles sont répandues, suivant un plan établi, dans la population civile, dans la troupe, chez les exécutants de l'affaire entreprise comme sur les autres parties du théâtre d'opérations, voire dans le camp ennemi.

Le renseignement inspire la manœuvre à faire sur le plan stratégique. Sur le plan tactique, il la guide, il permet

de la développer et d'orienter l'action dans ses étapes successives.

Sa recherche est assurée par les organes les plus divers : l'espionnage — les états-majors des grandes unités qui sur tout le théâtre des opérations vérifient l'ordre de bataille ennemi devant leurs fronts respectifs, constatent des retraits, des élargissements de zones, des diminutions dans le dosage de l'artillerie adverse — la découverte des éléments qui précèdent et couvrent la mise en place des moyens. Mais initialement, c'est l'exploration aérienne qui fournit les indications les plus fructueuses.

Pour ne pas attirer l'attention dans le parti opposé, ces investigations sont d'abord discrètes et ne modifient pas sensiblement l'activité aérienne du côté ami ; elle forme un ensemble sans solution de continuité dans l'espace et dans le temps, coordonné par le commandement aux divers échelons et sur toutes les parties du théâtre d'opérations ; par moments, des reconnaissances profondes prolongent celles, plus rapprochées, de l'aviation des grandes unités qui tiennent le front et sont orientées sur les bivouacs ou les zones de stationnement éloignés, sur les nœuds de communications et sur les grandes routes pénétrantes ou de rocades, sur les bifurcations importantes de voies ferrées par où l'adversaire pourrait amener à la bataille des forces nouvelles qui seraient suivies en permanence. En conséquence, les plans de renseignements sont établis successivement à tous les degrés du commandement ; ils ont pour base les possibilités du parti opposé, les besoins de la manœuvre, les nécessités de la sûreté. Dès que le voile du secret se lève — et il est inévitable qu'il se lève tôt ou tard — lorsqu'on est en droit de supposer que l'ennemi a discerné la manœuvre amorcée, on poursuit les recherches mais il ne suffit plus de se procurer le renseignement ; il faut encore aveugler l'adversaire ; l'aviation amie s'efforce d'interdire ses reconnaissances aériennes ; elle prend à partie sa chasse et attaque ses terrains ; en outre, si elle en a les moyens, elle bombarde les nœuds de communication, sur routes ou sur voie ferrée, par où il fait affluer ses renforts.

* * *

La direction maîtresse de la manœuvre est à rechercher au large par rapport à l'aile découverte du parti opposé. Au cours des opérations l'aile ennemie se déplacera et se prolongera du côté menacé ; pour avoir des chances de la tourner effectivement il faut prendre du champ.

Cette direction maîtresse est portée assez loin sur le flanc du dispositif adverse pour qu'elle puisse y pénétrer avant que le commandement ennemi ait eu la possibilité de faire affluer ses réserves et de présenter une résistance frontale. On se propose ainsi de contraindre à des replis précipités les troupes qu'elle englobe dans son rayon d'action en s'emparant des communications qui commandent toutes leurs opérations ; on peut alors les acculer à une lutte à fronts renversés, peut-être à la capitulation, à la destruction.

Du point de vue théorique on ne déborde jamais trop large. Cependant, dans la pratique, encore qu'il faille toujours rechercher l'amplitude de la manœuvre, il faut considérer que, dans la bataille moderne, la puissance des feux, surtout des tirs d'écharpe, ainsi que les menaces d'incursions blindées, conduisent à la hantise des fronts continus. L'action d'aile doit être soudée au corps de bataille. Plus grande est son amplitude, plus importants sont les moyens nécessaires pour assurer cette soudure qui n'est constituée d'ailleurs, le plus souvent, que par de simples rideaux. Un dosage est nécessaire où l'économie intervient.

C'est cette direction maîtresse qui détermine l'orientation et les emplacements fixés initialement pour la réunion des grandes unités motorisées. Celle-ci est devancée par les unités mécaniques et les divisions de cavalerie qui couvrent l'opération.

La mise en place des groupements motorisés est précédée de mouvements discrets et dispersés dans les arrières lointains du front ami, au delà de la portée normale des investigations aériennes de l'adversaire. Elle est suivie sans retard par les déplacements qui conduisent à la bataille ;

ces mouvements se développent, alors que les jeux sont abattus, sans interruptions autres que celles nécessaires pour le repos des troupes et la revision du matériel ; car s'il reste nécessaire de se rassembler avant d'agir, il importe d'agir rapidement dès qu'on est rassemblé.

La portée de la dernière étape de ces groupements motorisés, à partir du moment où ils progressent de jour comme de nuit, excède ainsi largement 100 kilomètres par 24 heures. Elle exige que la sûreté leur assure une zone profonde de terrain libre. Comme nous l'avons vu, leur encombrement, leur vulnérabilité, la rapidité des incursions blindées de l'ennemi qui sont possibles, demande que cette sûreté soit en place, chaque jour, dès le début de leur mouvement ; on ne couvre d'une façon efficace que dans la stabilité ; on concevrait difficilement le déplacement de ces énormes colonnes automobiles (dont la longueur reste troublante) avec la seule protection terrestre d'éléments eux-mêmes en marche.

Les grandes unités transportées sur camions sont articulées, ainsi que nous l'avons indiqué, en groupements, en largeur et en profondeur, sur les voies d'accès pénétrantes. Leur centre de gravité est axé autour de la direction maîtresse. Leurs réserves sont orientées du côté de l'aile marchante où la décision est plus probable et où il y a des chances que des situations nouvelles surgissent au fur et à mesure de l'afflux des renforts ennemis.

Les groupements ainsi constitués ne sont pas seulement des groupements de marche mais encore des groupements tactiques pourvus des chefs, des missions et des moyens voulus pour un engagement inopiné. L'artillerie est décentralisée entre les groupements non seulement pour le mouvement mais encore pour l'emploi. Chaque groupement constitue une colonne et chaque colonne, avec laquelle marche le commandant du groupement, a une avant-garde dont le chef dispose en propre de tous les éléments, y compris l'artillerie, nécessaires pour une première rencontre. La sûreté de l'air est assurée en permanence par l'artillerie

anti-aérienne, en certains moments et en certains endroits par l'aviation.

Les grandes unités motorisées sont prêtes, dès leur débarquement, à s'engager dans le combat avec le concours de tous les engins blindés disponibles, du bombardement et de la chasse.

Et, en arrière, la voie ferrée déverse d'autres grandes unités du type normal et d'autres troupes ou services des réserves générales.

Les troupes mécaniques ou à cheval qui précèdent ou flanquent ce premier échelon automobile ont sans doute pour première mission dans le temps sa sûreté. Les divisions mécaniques, en raison de leur armement et de leurs possibilités de déplacement, sont indiquées pour assurer la couverture sur l'axe même de la manœuvre et sur le flanc découvert. Les divisions de cavalerie, qui se font alors précéder par leurs éléments motorisés, ont leur place marquée à l'aile intérieure en vue de réaliser la soudure avec le corps de bataille ami. Les opérations de ces grandes unités, pour la plus grande partie de leurs éléments portés éclairés par des automitrailleuses ou des chars légers, sont celles de la défensive sur les grands fronts ; des rideaux sont tendus qui utilisent les coupures et les obstacles, généralement assez ténus en raison de l'étendue des fronts à garnir, plus étoffés autour des voies d'accès principales de l'ennemi.

Mais on se bornerait à des utilisations restreintes et inférieures aux possibilités en limitant à la sûreté le rôle des divisions mécaniques dans ces opérations.

D'autres tâches leur sont confiées, surtout à leurs unités de chars moyens et lourds, convenablement éclairées, appuyées et suivies par des chars légers, de l'artillerie tractée et des éléments d'infanterie ou du génie sur voitures tous terrains.

C'est de s'emparer de vive force de points essentiels au développement ultérieur de la manœuvre — d'attaquer, d'arrêter ou de ralentir les colonnes adverses, blindées ou non, qui marchent à la bataille — d'exécuter des raids sur

les arrières ennemis. Ce sont les opérations que nous avons examinées ; et, sur leurs objectifs terminaux, les engins blindés seront relevés, d'abord par leurs troupes d'accompagnement propre, ensuite par les premiers éléments des divisions motorisées.

L'attaque de flanc et le rabattement sur le dispositif adverse n'auront leur plein effet que s'ils englobent largement les forces ennemies connues, s'ils les fixent dans toutes les parties de leur corps de bataille, s'ils immobilisent leurs réserves — non seulement sur l'aile menacée — mais aussi sur le reste du front ; sans quoi l'adversaire a toute faculté pour opérer des retraits et pour amener des renforts à la bataille qui le préoccupe en première urgence.

La ruse peut contribuer à ce résultat. On répand de fausses nouvelles. En certains points on procède à des sorties inusitées d'escadrilles, à des déploiements de ballons ; on rassemble des groupes d'artillerie prélevés à proximité sur des secteurs entièrement passifs et on leur fait exécuter des bombardements violents ; on fait de fausses attaques.

Là où on est obligé, sur le reste du front, pour ne pas compromettre la sûreté, de conserver des forces assez importantes dans certaines parties vitales — ou encore quand, faute de moyens automobiles ou ferroviaires suffisants, on peut disposer d'éléments réservés qu'on a pas eu la possibilité de faire écouler vers la bataille de flanc, — on monte des affaires d'un volume restreint. Ce ne sont que des engagements mais ils sont susceptibles de tromper le commandement adverse, peut-être désemparé, et de l'amener à maintenir en place des réserves.

Cependant l'adversaire dégarnit parfois son front, à l'intérieur de son corps de bataille, au point qu'un affaiblissement extrême en résulte. Si le parti opposé le discerne, il peut lui paraître avantageux de réduire les moyens consacrés aux opérations sur le flanc ennemi ; il peut avoir des chances de succès en montant frontalement une affaire en forces dans ces zones de moindre résistance. Et ce serait un effet indirect de la manœuvre latérale.

On a discuté en tout temps la question de savoir s'il y a des principes immuables dans la conduite de la guerre, en stratégie ou en tactique.

Nous voici en présence de transformations profondes dans les procédés du combat et de la bataille.

Pourtant — qu'il s'agisse d'emploi du char ainsi que du véhicule sur route, en combinaison avec les troupes de campagne ou indépendamment d'elles — il faut toujours ne les engager qu'à bon escient, sur des terrains et dans des circonstances favorables, pour obtenir des résultats qui soient en rapport avec les sacrifices consentis à l'avance. Il faut toujours opérer par masses, faire converger ses efforts en particulier autour des chars de bataille et des chars lourds, répartir ses forces inégalement. Certaines conditions essentielles du succès seront toujours la réunion des moyens à l'insu de l'ennemi par l'utilisation des couverts du sol, de l'obscurité, du nuage — leur intervention à l'improviste dans une direction insoupçonnée de l'adversaire, de préférence de flanc, dans la rapidité. Le chef devra plus que jamais être renseigné, être couvert ; il ne sera digne de ce nom que s'il a la décision prompte, la tête froide pour combiner, le cœur chaud pour entraîner.

Adaptation des moyens au but, réunion et économie des forces, concentration des efforts, secret et surprise, sûreté, prévision, activité et vitesse... ces règles générales de toute opération de guerre sont permanentes ; elles sont le fruit de notre raison et valent d'ailleurs pour toutes les entreprises humaines. Elles constituent la base de la culture militaire. Elles doivent nous pénétrer ; dans l'action peut-être écartèreront-elles de nos esprits l'inquiétude et le scrupule, car une bonne santé psychique exige des convictions stables et on n'agit pas dans le siècle sans quelques vigoureux partis pris ou pour rappeler le mot bien connu de Napoléon toute opération doit être faite par un système ; le hasard ne fait rien réussir.

Ce qui, dans mon armée, nous paraît surtout nouveau, dans toutes ces matières... c'est l'importance chaque jour

croissante de la technicité dans la formation intellectuelle du commandement. Incessamment nous devons nous renouveler.

Même en temps de paix, si nos subordonnés ont besoin de nous, nous aussi, de plus en plus, nous avons besoin d'eux pour nous informer, pour nous documenter... car nous ne pouvons pas simultanément être des spécialistes dans l'emploi ainsi que dans toutes les branches sans cesse modifiées de la fabrication et de l'entretien du matériel.

Plus que jamais nous nous rendons compte que, dans l'avenir, la valeur du commandement en campagne sera l'aboutissement d'un effort de longue haleine. Sans doute, pour la mesurer, interviendront les influences variables du talent des chefs, de leurs intuitions, de leurs inspirations ; sans doute entrera alors en ligne le capital plus ou moins conscient des vertus et des traditions ancestrales accumulées par l'armée qui opérera. Mais, dans les quelques journées où la destinée d'un peuple sera fixée sur les champs de bataille, de plus en plus, le jugement, l'attitude et l'autorité des chefs dépendront des réflexes intellectuels et moraux qu'ils auront acquis pendant toute leur carrière par leurs études.

Et, pour nous, dans mon armée, la principale conclusion de toutes les réflexions et de toutes les discussions que peuvent entraîner ces questions nouvelles, c'est peut-être une leçon de modestie et une invitation au travail.

Général René ALTMAIER.
